Faut-il châtier les enfants ?

Le Brevis tractatus de arte, disciplina et modo alendi et erudiendi filios, pueros et juvenes de Rodrigo Sánchez de Arévalo (v. 1453) et la question de la discipline chez un auteur castillan « humaniste »

Sophie Cousse-maker

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/9677>

DOI : 10.4000/essais.9677

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2014

Pagination : 15-40

ISBN : 978-2-9544269-2-1

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Sophie Cousse-maker, « Faut-il châtier les enfants ? », *Essais* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 17 janvier 2022, consulté le 20 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/essais/9677> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.9677>

Faut-il châtier les enfants ?

Le Brevis tractatus de arte, disciplina et modo alendi et erudiendi filios, pueros et juvenes de Rodrigo Sánchez de Arévalo (v. 1453)
et la question de la discipline chez un auteur castillan « humaniste »

Sophie Coussemaker

Sur ce point il est écrit : « Celui qui n'utilise pas la verge, il hait son enfant »¹.

Le *De liberis educandis* que Elio Antonio de Nebrija (1441-1522) écrit en 1509 pour Miguel Pérez de Almazán, un secrétaire et conseiller de Ferdinand, fut longtemps considéré comme le premier traité humaniste ibérique sur l'éducation, jusqu'à l'édition par Hayward Keniston de l'œuvre pédagogique d'Arévalo². En fait, depuis le XIII^e siècle la péninsule ibérique a déjà produit de nombreux traités gnomiques ou sapientiaux offrant une réflexion très riche sur l'éducation des princes³. Il ne s'agit pas de traités pédagogiques à proprement parler, la formation de l'enfant n'est pas au centre de leurs préoccupations, mais ils placent la formation morale et intellectuelle des dirigeants au cœur de la réflexion sur ce que doit être le bon prince pour éviter la tyrannie – dans une tradition qui remonte au moins au *Policraticus* de Jean de Salisbury (XII^e siècle)⁴.

- 1 Rodrigo Sánchez de Arévalo, *Brevis tractatus de arte, disciplina et modo alendi et erudiendi filios, pueros et juvenes*, chapitre VII. Reprise de Proverbes, XIII, 24 : « Qui épargne la baguette hait son fils, qui l'aime prodigue la correction », traduit généralement par la formule « qui aime bien châtie bien ».
- 2 Hayward Keniston, « A fifteenth Century Treatise on Education, by Bishop Rodericus Zamorensis », *Bulletin Hispanique*, 1930, p. 193-217.
- 3 Bonifacio Palacios Martín, « El mundo de las ideas políticas en los tratados doctrinales españoles : los espejos de príncipes », *Europa en los umbrales de la crisis : 1250-1350 (XXI Semana de Estudios Medievales de Estella)*, Pampelune, 1995, p. 463-483 ; José Manuel Nieto Soria, « Les miroirs des princes dans l'historiographie espagnole (couronne de Castille, XIII^e-XV^e siècles) : tendances de la recherche » in Angela De Benedictis (éd.), *Specula principum*, Vittorio Klostermann éd., Francfort-sur-le-Main, 1999, p. 193-207 ; Isabel Beceiro Pita, « La educación: un derecho y un deber del cortesano », *La enseñanza en la Edad Media, X Semana de Estudios Medievales*, Nájera, 1999, éd. Logroño, 2000, p. 175-206 ; Josué Villa Prieto, « La educación de los niños pequeños en el ámbito familiar durante la Edad Media tardía: aspectos teóricos », *Tiempo y sociedad*, n° 6, 2011-2012, p. 79-122, consultable en ligne.
- 4 Marta Haro Cortès, *Literatura de castigos en la Edad Meida: libros y colecciones de sentencias*, Ed. del Laberinto, S.L., Madrid, 2003.

Une réflexion plus pointue sur la formation de l'enfant (princier, d'abord et avant tout) apparaît dans les traités que don Juan Manuel (1282-1348) écrit dans les années 1330-1340, notamment dans le chapitre 67 du *Livre des États* où il organise l'emploi du temps idéal pour un jeune infant, de cinq à sept puis douze ans environs⁵. La *Glose castillane du régime des princes de Gilles de Rome*, écrite au milieu du XIV^e siècle par Juan García de Castrojeriz, précepteur du futur Pierre I^{er}, se présente non seulement comme un traité destiné à l'éducation du prince, mais on y trouve (livre II, 2) un véritable traité pédagogique qui prend déjà en compte la plupart des thèmes des ouvrages ultérieurs : le choix des matières, du maître, etc., les développements étant étayés non seulement par le traité de Gilles de Rome mais aussi par les lettres de saint Jérôme, la *Disciplina scholarium* du pseudo-Boèce, des exemples tirés de Valère Maxime et même une citation occasionnelle de Quintilien : un appareil d'*auctoritates* qui est déjà en place, hormis Plutarque⁶. Les auteurs catalans des XIII^e-XIV^e siècles ont eux aussi produit une large réflexion pédagogique depuis Raymond Lulle⁷. Enfin, dans la première moitié du XV^e siècle, en Castille, de nouveaux miroirs ou des traités politiques sont aussi proposés pour l'éducation des princes, des nobles, voire des filles ; eux aussi ont un net contenu pédagogique, de par leur nature même⁸.

Le corpus des traités liés de près ou de loin à l'éducation est donc large, en Espagne, bien avant que Rodrigo Sánchez de Arévalo n'y ajoute ses propres réflexions. La spécificité de son traité est qu'il s'inscrit dans un moment particulier : celui où l'humanisme italien commence à s'infiltrer dans la péninsule ibérique. À partir de la fin du XIV^e siècle, l'humanisme italien pénètre peu à peu en Espagne à travers les relations personnelles entre bibliophiles italiens et espagnols, la correspondance, les voyages, la diffusion en Espagne et la traduction d'œuvres classiques, voire de quelques textes d'humanistes italiens⁹. Le

5 *Le Livre des États de don Juan Manuel de Castille. Un essai de philosophie politique vers 1330*, trad. française de Béatrice Leroy, Brepols, Turnhout, 2005, p. 123-125.

6 Juan García de Castrojeriz, *Glosa castellana al regimiento de los príncipes y señores que han de regir a los otros* (v. 1345), traduction et amplification du *De regimine principum* de Gilles de Rome (av. 1285). Juan Beneyto Pérez, éd. *Glosa castellana al "Regimiento de Príncipes" de Egidio Romano*. Madrid, Instituto de Estudios Políticos, 1947-1948.

7 Raymond Lulle (1233-1316), *Doctrina Pueril* (1275), *Libre d'Evast e d'Aloma e de Blanquerna* (1283), *Libre de meravelles* (1286) et *Arbre de la ciencia* (1292) ; Francesc Eiximenis (v. 1335-1409), *Llibre de les dones* (entre 1392-1398) ; Jaume Roig (m. 1478), *Llibre de consells contre les dones*.

8 Anonyme, *Castigos y doctrinas que un sabio daba a sus hijas* (1^{re} moitié du XV^e siècle) ; Diego de Valera, *Espejo de verdadera nobleza* (v. 1441) ; *Exhortación de la paz* (v. 1448). D'autres sont encore écrits dans la seconde moitié du XV^e siècle : voir María del Pilar Rábade Obradó, « La educación del príncipe en el siglo XV: del *Vergel de los príncipes* al *Diálogo sobre la educación del príncipe don Juan* », *Respublica*, 18, 2007, p. 163-178, consultable en ligne.

9 N. G. Round, « Renaissance Culture and its Opponents in Fifteenth-Century Castile », *Modern Language Review*, 57, 1962, p. 204-215 ; J. N. H. Lawrance, « On Fifteenth-

point de rencontre initial, ou majeur, a été les conciles du début du XV^e siècle, notamment ceux des années 1434 à 1439. Alonso de Cartagena (1384-1456), évêque de Burgos, représente la Castille au concile de Bâle (1431-1445). Or, cette assemblée est un véritable concentré de ce que l'Europe compte d'intellectuels ; nombre d'humanistes italiens sont présents aux côtés des membres de la Curie romaine et de la suite de l'empereur byzantin. Alonso de Cartagena noue des liens importants avec eux. Par la suite, il reste en contact avec ces cercles lettrés et fait de sa maison et du palais épiscopal de Burgos un cénacle à la façon des écoles italiennes, où il accueille des jeunes gens pour les former¹⁰. C'est dans son entourage que les textes italiens commencent à arriver en masse en Castille, à partir des années 1440. Il diffuse les classiques avec ses propres versions de Cicéron et Sénèque¹¹. Les jeunes castillans formés dans cette pépinière humaniste vont souvent continuer leur « humanisation » en Italie, comme le futur chroniqueur Alonso Fernandez de Palencia, né en 1423, élevé dans le palais de l'évêque, et qui, tout jeune, part se former en Italie où il devient un familier du cardinal Bessarion et fréquente les disciples de l'humaniste grec Georges de Trébizonde. En dehors des « pupilles » de l'évêque de Burgos, nombre de jeunes espagnols amoureux des lettres se rendent aussi en Italie, comme le cordouan Niño de Guzman, assidu des cercles littéraires qui se réunissent, dans les années 1430, autour des grands libraires florentins. Les écrits pédagogiques de Rodrigo Sánchez de Arévalo prennent place dans ce contexte de bouillonnement culturel, mais aussi de ces échanges entre les deux côtés de la Méditerranée. Lui-même a été un important vecteur de ces contacts entre la Castille et l'Italie humaniste, même si ses positions ne sont pas sans ambiguïté, aussi bien vis-à-vis des humanistes en général que sur la question pédagogique en particulier. C'est notamment sur la question de l'autorité et de la discipline, voire des châtiments corporels, qu'Arévalo semble le moins en phase avec les premiers humanistes italiens. Ce point très précis constitue donc un bon observatoire pour mesurer ce qui, chez Arévalo, relève d'une pensée déjà humaniste, ou de traits encore « médiévaux ».

Century Spanish Vernacular Humanism » in I. Michael y R. A. Cardwell (éd.), *Medieval and Renaissance Studies in Honour of R. B. Tate*, Oxford, 1986, p. 63-79 ; Francisco Rico, *El sueño del humanismo: de Petrarca a Erasmo*, Madrid, 1993, p. 78-85 ; Angel Gómez Moreno, *España y la Italia de los humanistas*, Gredos, Madrid, 1994 ; María Morrás, « Sic et non: en torno a Alonso de Cartagena y los *studia humanitatis* », *Euphrosyne*, 23, 1995, p. 333-346.

10 Sur ce point, Buenaventura Delgado Criado (éd.), *Historia de la educación en España y América, I. La educación en la Hispania antigua y medieval*, Fundación Santa María, ed. Morata, Madrid, 1992, p. 620 sq.

11 Il entretient aussi des contacts étroits avec Poggio Bracciolini et Pier Candido Decembrio. L. González Rolan et P. Saqueiro, « Actitudes Renacentistas en Castilla durante el siglo XV: la correspondencia entre Alfonso de Cartagena y Pier Candido Decembrio », *Cuadernos de Filología Clásica*, Serie Estudios Latinos I, 1991.

Rodrigo Sánchez de Arévalo

L'homme, un humaniste

Dans le *Speculum Vitae Humanae*, son œuvre principale, de nombreux passages de nature autobiographique permettent de reconstruire la formation d'Arévalo et son itinéraire italien¹². Né en 1404 à Santa María la Real de Nieva (province de Ségovie) il reçoit les rudiments de son instruction dans le couvent local des Dominicains¹³. Orphelin de père très jeune et devenu chef du lignage, il est alors poussé par sa mère à faire des études et à entrer dans l'Église. Il se rend à Salamanque autour de 1422 afin de passer une licence en droit. Outre le droit canon et le droit civil, il étudie la théologie. Il est mentionné comme docteur en droit en 1447 ; il est probable qu'il le soit avant et on ne sait pas s'il a obtenu ce grade à Salamanque ou à Rome. En tous cas, il a dû côtoyer à Salamanque des représentants du pré-humanisme castillan qui s'y trouvent, Alonso de Madrigal « el tostado », Juan de Mella ou Juan de Carvajal. Certains disent qu'il y a peut-être aussi, plus tard, enseigné le droit, mais c'est peu vraisemblable au vu de son parcours¹⁴. De retour chez lui, il choisit finalement la carrière ecclésiastique pour satisfaire sa mère et est peut-être ordonné prêtre même si, jusqu'en 1431, il ne porte que le titre de « clerc ».

Au concile de Bâle, il fait partie de l'ambassade envoyée par Jean II de Castille, peut-être grâce à ses liens avec Alonso de Cartagena qui dirige la mission. À Bâle, il rencontre Eneas Silvio Piccolomini (futur Pie II) et occupe, durant le concile, plusieurs charges à responsabilité. Après sa suspension à cause de la peste, il revient en Castille où ses liens personnels avec l'évêque de Burgos lui ouvrent les portes de la cour et de ses réseaux ; il est nommé secrétaire du roi Jean II et participe à une autre ambassade, castillane cette fois,

12 Biographie de Rodrigo Sánchez de Arévalo in R. H. Trame, « La carrière d'un diplomate espagnol au XV^e siècle (1435-1470) », *Revue d'Histoire Diplomatique*, 76, 1962, p. 227-254 ; J. M. Laboa, *Rodrigo Sánchez de Arévalo, alcalde de Sant'Angelo*, Fundación universitaria española seminario Antonio de Nebrija, Madrid, 1973 ; Lorenzo Velázquez Campo, « Rodrigo Sánchez de Arévalo » in Maximiliano Fartos Martínez (éd.), *La filosofía española en Castilla y León: de los orígenes al Siglo de Oro*, 1997, p. 121-136 ; José Manuel Ruiz Vila et Vicente Calvo Fernández, « El primer tratado de pedagogía del humanismo español, introducción, edición crítica y traducción del *Brevis tractatus de arte, disciplina et modo alendi et erudiendi filios, pueros et juvenes* (ca. 1453) de Rodrigo Sánchez de Arévalo », *Hesperia, anuario de filología hispánica*, III, 2000, p. 35-49 ; Jesús Ángel Solórzano Telechea (éd.), *Rodrigo Sánchez de Arévalo: Tratado sobre la división del reino y cuándo es lícita la primogenitura*, traduction anotada de José Carlos Miralles Maldonado, Instituto de Estudios Riojanos, Logroño, 2011, introduction sur sa biographie p. 17-50.

13 Dans un sermon daté de 1450, il les remercie de l'avoir éduqué gratuitement ; dans ses dernières volontés, il leur lègue 600 ducats pour construire une chapelle.

14 Dans le prologue du *Brevis tractatus*, l'auteur se dit « professeur de droit civil et canon » mais sans évoquer Salamanque.

devant Albert II, l'empereur, et les cardinaux. Il écrit beaucoup durant cette période, pour défendre l'autorité du pape contre le schisme, pour la défense de l'Église, etc. Lorsque le concile rouvre, après son transfert à Florence, il y est de retour dès 1439 et est alors élu membre de la commission des Douze, chargée de recevoir toutes les requêtes et de décider si elles sont discutables par le concile. Or, d'autres membres du concile ont fait sécession et sont restés à Bâle ; lorsqu'ils élisent le comte Amédée VIII de Savoie (Félix V), Jean II fait alors rentrer en Castille presque toute son ambassade. Arévalo reste sur place, en tant que légat particulier de la Castille pour soutenir la cause d'Eugène IV, notamment devant les Allemands. La carrière ecclésiastique et politique d'Arévalo se poursuit désormais pour l'essentiel en Italie, même s'il effectue des retours périodiques en Castille. En juin 1448, il est nommé chambellan du pape. La mort de Jean II et l'arrivée au pouvoir en Castille d'Henri IV ne changent pas sa position éminente puisque le nouveau roi le confirme dans toutes ses charges. En avril-mai 1455, les cardinaux se réunissent en conclave et élisent un pape espagnol, le cardinal valencien Alonso de Borgia/Borja, sous le nom de Calixte III. Henri IV confirme aussitôt Arévalo dans sa charge d'ambassadeur pour prêter allégeance au nouveau pape en son nom. Calixte III nomme rapidement Arévalo référendaire¹⁵ (en 1456 ou en 1458), charge qu'il occupe jusqu'à la fin de sa vie. Dans le même temps, Arévalo connaît l'itinéraire classique d'un grand clerc, cumulant les charges et les prébendes dans la péninsule ibérique, avec des hauts et des bas et parfois des heurts avec d'autres candidats dont il sort généralement à son avantage. Sa carrière culmine avec l'évêché d'Oviedo, en 1457¹⁶.

En 1458, Eneas Silvio Piccolomini – qu'Arévalo connaît depuis le concile de Bâle – est élu pape sous le nom de Pie II ; malgré un refroidissement dans leurs relations autour de 1460 en raison d'une promotion épiscopale qui lui échappe, Arévalo conserve sa charge de référendaire et, quand Pie II meurt à Ancône en 1464, il est un des rares membres de la Curie présent à ses côtés. Il assiste alors à l'élection de Pietro Barbo, Paul II. Celui-ci nomme aussitôt Arévalo châtelain (*alcaide* en castillan) du Château Saint-Ange à Rome, charge dévolue à une personne de confiance. Cette prison pontificale abritait alors des humanistes comme Platina, Pomponio Leto ou Francisco Anguilara, accusés de rébellion contre le pape, d'hédonisme, voire de sodomie. Paul II le promeut

15 Le *referendarius utriusque signaturae* est chargé d'enregistrer les suppliques et les écrits dont le pape ne s'occupe pas directement et de décider lesquelles requièrent son attention.

16 Il reçoit dès 1439 un canoniat dans la cathédrale de Burgos puis, en 1440, il est nommé archidiaque de Treviño (dans le même diocèse). Il est à Rome en 1443 quand il obtient la vicairie générale du diocèse de Burgos. En 1448, il obtient, non sans mal, le doyenné de la cathédrale de Léon. En 1449, le pape lui donne le doyenné de Cuenca, un autre bénéfice à Nieva et, en 1450, la paroisse de San Nicolás d'Avila. Six ans plus tard, il est nommé doyen de Séville. En 1457, Calixte III lui offre le diocèse d'Oviedo ; en échange il doit renoncer à plusieurs autres charges qui lui rapportaient de substantiels bénéfices.

aussi à de nouveaux diocèses en Castille, d'abord à Zamora en 1465¹⁷, puis en 1467 à Calahorra, évêché qu'il conserve jusqu'en 1469. Finalement en 1470, il est transféré au siège de Palencia¹⁸.

C'est durant ces années-là qu'il publie le plus : des ouvrages de défense de la monarchie attaquée par les révoltes des nobles hostiles à Henri IV et surtout la *Compendiosa Historia Hispanica*, commande d'Henri IV lui-même et enfin, en 1468, le *Speculum vitae humanae*, œuvre qui eut le plus de répercussion dans les milieux intellectuels. Il décède le 4 octobre 1470 selon son monument funéraire situé à Santa María de Montserrat à Rome – aux côtés de Calixte III – ou dans l'église romaine San Giacomo degli Spagnuoli. Les cardinaux Bessarion et Marcos rédigent son épitaphe en latin.

Cette carrière témoigne qu'Arévalo, clerc accumulant les bénéfices, est aussi un humaniste par ses fréquentations dans le cercle d'Alonso de Cartagena et à la cour de Jean II de Castille qui en fut l'un des grands foyers¹⁹, puis surtout à Rome, notamment avec Nicolas de Cuse ou Eneas Silvio Piccolomini. Il est reconnu comme un auteur de poids par ses contemporains à l'instar du cardinal Bessarion, mais aussi du mordant Bartholomé Platina, auteur des *Vies des papes*, avec lequel il échange une abondante correspondance. Platina en fait le principal interlocuteur de son dialogue *De falso et vero bono*, sous le nom de « *Rhodericus Calagorritanus Episcopus, arcis Romanae praefectus, vir certe bonus et doctus* ». Platina écrivant pendant sa détention au Château Saint-Ange, ces louanges à l'intention de son geôlier ne sont sans doute pas sans arrière-pensées. D'autres humanistes l'exaltent pour sa profonde érudition et son style très élégant. En fait, son latin, encore médiéval, parfois plein de barbarismes, était assez complexe pour satisfaire, peut-être, les humanistes²⁰.

L'insertion du Brevis tractatus dans la production pédagogique humaniste et dans l'œuvre d'Arévalo.

Arévalo a dressé deux inventaires de ses œuvres, le premier dans sa *Compendiosa Historia Hispanica*, puis en 1469 dans un volume qui comprend toute son œuvre latine²¹. La date de rédaction du *Brevis tractatus* est approximative. Dans la *Compendiosa*, le texte figure parmi ses ouvrages écrits à Rome. Dans le prologue dédicatoire, l'auteur se dit « doyen de la sainte église de

17 Il ne semble pas qu'Arévalo soit revenu en Castille après cette dernière nomination.

18 Beaucoup l'appellent jusqu'à sa mort évêque de Calahorra, peut-être n'a-t-il pas eu le temps de prendre possession légalement de son dernier siège épiscopal.

19 Francisco Rico, « Don Juan II de Castilla y el movimiento humanístico de su reinado », *La Ciudad de Dios*, 168, 1995, p. 55-100.

20 Sur ses relations ambiguës avec les humanistes italiens, Karl Kohut, « Sánchez de Arévalo (1404-1470) frente al humanismo italiano », *Actas del VI Congreso Internacional de Hispanistas*, Toronto, 1980, p. 431-434.

21 Actuel Bibl. Apostolica Vaticana 4.881, soit un total de 44 œuvres dont beaucoup restent inédites.

Léon ». Il n'obtient ce titre canonial qu'en 1448 à l'issue d'un long conflit avec Nicolas V²². Il mentionne aussi dans le traité le prince Henri, i.e. le futur roi Henri IV en 1454. Il ne peut donc avoir rédigé le traité qu'entre 1448 et 1454 : on le date en général de 1453²³.

Le *Brevis tractatus* s'inscrit dans une production déjà abondante en Italie de traités sur l'éducation de tendance humaniste, dont les premiers remontent au tout début du XV^e siècle. Le premier est celui de Pier Paolo Vergerio de Capodistria (1370-1444)²⁴, le *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiae studiis liber* (1392 ou 1400-1403) écrit pour le fils du seigneur de Padoue, Ubertino da Carrara (1390-1407). Il y développe de nouvelles conceptions sur l'épanouissement individuel du corps et de l'esprit, inspirées en partie de Sénèque²⁵. De façon plus modeste, l'un de ses anciens professeurs, Giovanni Conversini de Ravenne (1343-1408), fait déjà dans son *Rationarium vitae* (v. 1404) un bilan de sa propre vie et notamment des sévices qu'il a dû subir, enfant, de la part d'un maître de grammaire particulièrement violent, ce qui l'a dégoûté de cet apprentissage. Il propose les bases d'une nouvelle pédagogie : douceur vis-à-vis des enfants qui doivent être stimulés par les éloges, émulation entre les élèves et surtout choix d'un apprentissage très graduel, par des leçons brèves, de façon à ne pas les décourager²⁶. Dans les décennies suivantes, nombre de traités pédagogiques sont écrits par les plus grands enseignants humanistes du temps. Beaucoup se fondent soit sur le *De liberis educandis* attribué à Plutarque ou plus exactement sa traduction latine réalisée

-
- 22 Arévalo est élu régulièrement au doyenné de la cathédrale de Léon mais le pape avait réservé la charge pour Pedro de Cervantes, le chapelain du pape excommunié alors Arévalo. Finalement, sur intercession de Jean II, il est absous et installé à la tête de sa nouvelle charge, durant l'année 1448.
- 23 Trois manuscrits subsistent actuellement (deux contemporains et un du XVIII^e siècle). Trois éditions de référence : Hayward Keniston, « A fifteenth Century Treatise on Education... », *op. cit.* ; Antonio García Masegosa, « El *De eruditione puerorum* », *Actas del Congreso Internacional sobre Humanismo y Reencimiento*, Léon, 1998, p. 363-370 ; *id.*, « *Sobre la educación de los hijos*, de Rodrigo Sánchez de Arévalo », *Sarmiento*, n° 4, 2000, p. 231-263 (traduction en castillan du traité) ; J. M. Ruiz Vila et V. Calvo Fernández, « El primer tratado de pedagogía... », p. 50-64 pour le texte latin et p. 64-81 pour la traduction en castillan. Notre traduction a été établie à partir de ces deux éditions. Le traité est aussi traduit in L. Velásquez Campo et P. Arias Fernández, *Rodrigo Sánchez de Arévalo, Tratado sobre técnica, método y manera de criar a los hijos, niños y jóvenes* (1453), Pampelune, 1995, non utilisé ici.
- 24 David Robey, « Humanism and education in the early Quattrocento: the *De ingenuis moribus* de P. P. Vergerio », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 42, 1980, p. 27-58.
- 25 Dans la 1^{re} partie, Vergerio modèle le tempérament du fils du prince en suivant une éthique stoïcienne : il doit être discipliné, actif, modeste, modéré dans le plaisir et dépourvu de vices. La partie la plus longue célèbre les études « libérales », i.e. adaptées à l'homme libre, propédeutiques à la vie de citoyen. Il fait une large part à l'histoire, la philosophie morale et l'éloquence, poursuit sur le *trivium*, le *quadrivium* et enfin les disciplines professionnelles (droit, médecine, théologie). Ce traité fut sans cesse recopié (150 à 160 manuscrits connus) puis imprimé (30 incunables italiens).
- 26 Eugenio Garin, « L'image de l'enfant dans les traités de pédagogie du XV^e siècle » in Egle Becchi et Dominique Julia (éd.), *Histoire de l'enfance en Occident*, Paris, Seuil, 1998, t. 1, p. 231-254.

en 1411 par Guarino da Verona²⁷, soit sur l'*Institution Oratoire* de Quintilien, « redécouverte » par l'humaniste florentin Poggio Bracciolini en 1416 dans le monastère suisse de Saint-Gall ce qui suscite aussitôt l'intérêt des humanistes italiens pour l'éducation, suivi de cette extraordinaire floraison de traités pédagogiques²⁸. Le *Brevis tractatus* se présente quant à lui comme une longue lettre dédiée à Alonso de Faucibus « conseiller du prince Henri » que le premier éditeur du texte (Keniston) a identifié comme étant Alonso González de la Hoz, ami de Juan Pacheco, marquis de Villena. Dans le même paragraphe, Arévalo relate que don Alonso et lui se sont rencontrés à Burgos « il y a peu de temps » alors que lui-même était malade et que don Alonso y venait pour les affaires du prince. Il lui rendit visite, contempla sa bibliothèque et lui parla de son fils Esteban, déjà sage en dépit de son jeune âge, mais qu'il aurait souhaité former encore plus vertueusement. Arévalo lui envoie donc ce « petit livre » pour l'aider dans son projet éducatif, comme une sorte d'échantillon de ses premières recherches sur le sujet, envisageant de l'augmenter si nécessaire. Si Arévalo n'a en fin de compte jamais écrit le long traité sur l'éducation qu'il laissait espérer, le *Brevis tractatus* n'est pas totalement isolé dans sa production²⁹. Les deux seuls traités qu'il écrit en castillan sont en effet des miroirs de princes, la *Suma de la política*

27 Battista Guarino Guarini da Verona (1370-1376-1460), formé aux études classiques par Giovanni Conversini, fut l'un des pionniers de l'étude du grec à Constantinople. De retour en Italie après 1393, Guarino devient un professionnel de la pédagogie, d'abord à Venise puis à Florence. C'est sans doute durant cette période qu'il rédigea son *De liberis educandis*, en 1411. Le texte utilisé par Guarino comme par Arévalo est seulement attribué à Plutarque. Le *Peri Paidôn ágōgīs* ne se trouve pas dans le Catalogue de Lamprias, rédigé au III^e ou IV^e siècle, attribué à ce « Lampria » dont la tradition fait (à tort) un fils de Plutarque et qui donne une liste de 227 œuvres de Plutarque. Vers 1302, Maxime Planude fixe la liste des traités de celui-ci ; le *Peri Paidôn ágōgīs* en fait désormais partie. Les premiers doutes ne commencent à apparaître qu'en 1559 (chez Muretus) et, en 1820, l'érudit Wyttenbach, par une analyse serrée du texte, démontra que le *Peri Paidôn ágōgīs* n'est pas une œuvre de Plutarque mais un traité associant des textes sophistes et post-sophistes qui pourrait être contemporain. Il remarqua aussi des similitudes avec les traités de Quintilien (livre I et II). Pour Arévalo, comme pour les humanistes italiens du Quattrocento, le texte qu'il utilise est bien placé sous l'*auctoritas* éminente de Plutarque, il ne mentionne d'ailleurs pas son traducteur italien, mais uniquement la référence d'autorité.

28 Leonardo Bruni, *De studiis et litteris liber* (1405 ou plutôt 1422-1429 [1423-1426], pour Battista Malatesta), Maffeo Vegio da Lodi (1407-1458), *De educatione liberorum clarisque eorum* (ou *et eorum claris moribus* (1444), et Eneas Silvio Piccolomini (1405-1464, Pie II), *Tractatus de liberorum educatione* (février 1450 : épître à Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême et duc d'Autriche, alors âgé de 10 ans). Les humanistes mènent une propagande active en faveur de leurs idées pédagogiques par le biais de la correspondance. Guarino Guarini écrit ainsi longuement à son ami Gian Nicola Salerno (1379-1426) podestat de Bologne, pour lui rappeler comment les études humanistes l'ont préparé à affronter les défis de sa charge, dans le *De ordine docendi et studendi* (1459). On peut aussi citer les œuvres de Gasparino Barbizza (1360-1420), la lettre de Vittorino da Feltre (1370-1446) sur l'éducation à Sassolo da Prato ; les œuvres de Francesco Filelfo ou encore, un peu plus tard, le traité de Matteo Palmieri (1406-1475), *Della vita civile* (1465). Sur cette floraison : Eugenio Garin, « L'image de l'enfant... », *op. cit.*, p. 231-254.

29 Elle inclut traités de droit canon, traités théologiques, moraux et historiques, sermons et discours et une abondante correspondance. Son œuvre la plus connue est le *Speculum Vitae Humanae*, traité de philosophie morale décrivant les maux de son temps et proposant des remèdes. 17 éditions incunables, traductions en allemand dès 1473, en français, 1477, en castillan, 1491.

(1454-1455), sur la façon de gouverner un royaume ou des cités, commande de don Pedro de Acuña, et le *Vergel de los príncipes* (1456-1457) sur l'éducation des princes, dédié à Henri IV³⁰.

*La structure du traité d'Arévalo*³¹

1. L'enfant doit être né d'un bon mariage, surtout du côté de la mère, pour des raisons de réputation : né d'une mère de bas niveau, il sera victime d'opprobre sociale toute sa vie.

2. Les deux parents doivent être vertueux et surtout sobres au moment de la conception, car ils transmettent à l'enfant non seulement des qualités physiques mais aussi une sorte de vertu conçue comme un « code génétique » qui s'imprime (ou non) chez l'enfant dès la conception.

3. Il est mieux que la mère allaite l'enfant elle-même, à défaut la nourrice doit répondre à certains critères physiques et surtout moraux puisqu'elle va modeler l'enfant, à la fois dans son corps, par son lait et par l'imitation de ses mœurs.

4. Le choix du précepteur qui va suivre l'enfant de nombreuses années est encore plus crucial : il doit être engagé pour son prestige, son talent et ses mœurs et non pas parce qu'il est le moins cher sur le marché.

5a. Le précepteur doit conduire l'apprentissage de façon différenciée selon les capacités à la fois physiques et intellectuelles de l'enfant, de façon à ne pas rendre celui-ci trop pesant et finalement, contre-productif. 5b. Il doit leur enseigner la modération alimentaire et surtout éviter qu'ils ne boivent du vin. 5c. Le précepteur doit les préserver des paroles grossières et des compagnons inadéquats ou trop bavards.

6. À travers une métaphore naturaliste (le champ, les arbres, les fruits) tirée de Plutarque, il recommande de choisir les bons arts à enseigner et surtout une pratique continue qui permet de contrarier la nature. L'exemple des deux chiens de Lycurgue pose aussi la question de la supériorité de l'éducation sur la nature, ou de l'acquis sur l'inné.

7a. Arévalo vante la nécessité de la sévérité et même des coups mais à condition de modérer ces derniers en fonction du cas, de l'âge de l'enfant et des circonstances. Les parents sont comptables des fautes commises par leurs enfants par excès de complaisance. 7b. Le travail et l'exercice physique sont nécessaires pour dompter les jeunes corps. 7c. Les filles doivent être gardées encore plus sévèrement.

30 Dans le *Vergel*, Rodrigo Sánchez de Arévalo conseille vivement à Henri IV la pratique de l'activité physique et même sportive, à laquelle il consacre l'essentiel du traité : il s'agit là d'une idée humaniste typique. Josué Villa Prieto, « La educación de los niños pequeños... », *op. cit.*, p. 105, n.59.

31 Le *Brevis tractatus* comprend un long prologue, puis neuf chapitres assez courts. On n'a pas repris ici les deux derniers chapitres qui concernent l'éducation des adolescents.

Ce que le traité d'Arévalo doit aux sources antiques et notamment à Plutarque

Dans l'ensemble de son œuvre, latine comme castillane, Arévalo brasse les références et *auctoritates* classiques des auteurs médiévaux, les Écritures, les pères de l'Église : saint Jean Chrysostome, Grégoire, Jérôme, Isidore, Augustin, Thomas (ces deux derniers sont les plus souvent cités) ou saint Bernard. Les auteurs plus récents ne sont pas oubliés, Vincent de Beauvais, Cino da Pistoia, Angelo de Ubaldis, Bartolo de Saxoferrato le juriste et bien d'autres encore. Parmi les « Anciens », Aristote, devenu un auteur de référence scolastique depuis le XII^e siècle, est très présent mais Arévalo cite aussi d'abondance d'autres auteurs classiques, surtout des historiens, Salluste, Tacite, Valère Maxime, Tite Live, Virgile, Trogue Pompée ou Végèce, que n'ignoraient d'ailleurs pas non plus les auteurs des XIII^e ou XIV^e siècles qui en étaient déjà friands, notamment Valère Maxime³². Il cite aussi souvent des grecs, Démocrite, Démosthène, Lycurgue, Platon, Solon, Xénophon, Hippocrate, etc., ce qui est moins commun, et nécessite qu'il ait eu recours à des traductions. Ces auteurs antiques ne sont pas « redécouverts » au XV^e siècle en Castille : les œuvres latines (et même grecques) y circulent depuis le XIII^e siècle grâce aux traductions commandées par Alphonse X (Sénèque, Suétone, Lucain, Ovide, Caton, etc.), mais il est vrai que les intenses relations entre les intellectuels humanistes castillans et les Italiens ont également favorisé leur diffusion.

Qu'en est-il de l'usage des sources pédagogiques antiques dans le *Brevis tractatus* ? Arévalo reprend en grande partie les concepts et la structure générale du *De liberis educandis* de Plutarque, texte qui sert aussi de base à Nebrija un demi-siècle plus tard. Mais Arévalo y ajoute un florilège médiéval de textes bibliques (*Ecclésiastique*, *Proverbes*) et patristiques. En revanche, il ne mentionne jamais l'*Institutio oratoria* de Quintilien. Nous avons tenté de mettre en exergue, par quelques analyses comparatives, les relations de dépendance entre le *Brevis tractatus* et la traduction, par Guarino de Vérone, de l'œuvre pédagogique de Plutarque. Si les emprunts sont indubitables et témoignent qu'Arévalo s'est sans aucun doute référé à cette traduction, il n'y est pas asservi pour autant. Une comparaison terme à terme permet de constater sa distance par rapport à une servilité absolue, tant dans la structure du texte de nombreux chapitres que dans les formules employées³³. Arévalo reprend quelques

32 Francisco Crosas López, *De enanos y gigantes. Tradición clásica en la cultura medieval hispánica*, Universidad Carlos III, Madrid, 2010.

33 Dans le chapitre III du traité des formules telles que « ascripticiam beniuolentiam [nutriunt], utpote mercedis gratia » ou encore « nati sunt formari componique debent, ut recta nec obliqua fiant » sont directement empruntées à la traduction latine de Guarino ; la seconde est d'ailleurs introduite par « ut inquit Plutarchis ». Ces phrases s'inscrivent dans un texte reconstruit qui diverge parfois très largement du texte-source.

phrases et mots clefs à la traduction de Guarino de Vérone, mais il recompose le texte, y ajoute d'autres références, surtout saint Jérôme, le *De institutione filiae* ou *Epistola ad Laetam* (lettre 107), déjà très utilisé par les auteurs antérieurs³⁴. Il taille, élague, développe, glose, bref se livre à un exercice de style propre aux auteurs médiévaux et notamment aux Dominicains qui furent ses maîtres. En revanche dans *De l'éducation des enfants et de leurs bonnes mœurs* de Maffeo Vegio, texte humaniste quasi contemporain (1444), la dépendance est souvent plus forte par rapport au texte de Plutarque traduit par Guarino³⁵. Ainsi, lorsqu'il déconseille aux parents et aux nourrices de raconter aux enfants des fables frivoles, Maffeo Vegio recopie presque littéralement Guarino alors que ce passage n'est pas repris par Arévalo. Si Maffeo Vegio prétend s'inspirer de la tradition de saint Augustin et de la dévotion de celui-ci pour sa mère Monique, le lecteur est frappé par plusieurs passages de son traité décalquant celui attribué à Plutarque.

Par ailleurs, peut-on détecter l'influence de Quintilien chez Arévalo, même s'il n'est pas évoqué directement dans ses sources ? Quelques passages peuvent laisser penser à une vague influence, par exemple quand Arévalo parle de l'imprégnation de l'enfant par effet d'imitation de la nourrice qui est la personne qu'il voit le plus souvent, le passage pourrait être inspiré de l'*Institution oratoire*, I, 1, mais la thématique est assez générale et les formules trop vaguement ressemblantes pour témoigner d'une influence directe. Les *exempla* que développe Arévalo et qu'il ne tire pas directement de Plutarque ressemblent aussi à Quintilien. C'est le cas pour l'*exemplum* de l'éducation d'Alexandre pervertie par son premier maître, Léonidas. Mais ce passage est tellement topique et passé en vulgate au Moyen Âge que le lien source est plus que ténu. La mention de l'*exemplum* dans la lettre de saint Jérôme explique qu'il se retrouve chez l'auteur castillan, sans signifier une lecture directe de Quintilien. L'exemple topique se trouve aussi dans la *Glosa castellana* quasiment à l'identique, avec la référence à Jérôme.

34 Castrojeriz cite littéralement saint Jérôme quand il dit que l'homme ne doit pas rougir de faire avec ses fils ce que firent les rois sages avec les leurs, etc., *Glosa castellana*, II, II, VI, éd. citée, p. 467.

35 La traduction de Plutarque utilisée est celle des *Œuvres morales* de Plutarque par Didier Delannay, In Libro Veritas, in <http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre32415-chapitre179589.html>. La traduction de Maffeo Veggio est celle donnée par Patrick Gilli in *Former, enseigner, éduquer dans l'Occident médiéval 1100-1450*, Paris, t. II, 1999, p. 230-233 déjà utilisée par Eugenio Garin in *Il pensiero pedagogico dello ummanesco*, Florence, 1958, p. 171 sq. Voir aussi E. Garin, « L'image de l'enfant... », *op. cit.*, p. 242-244.

Quintilien	Jérôme, lettre 107	<i>Glosa castellana</i>	Arévalo
...témoin Léonidès, gouverneur d'Alexandre, qui, au rapport de Diogène le Babylonien, avait fait contracter à ce prince certains défauts qui le poursuivirent jusque dans un âge avancé, et lorsqu'il était déjà un très grand roi.	L'histoire grecque conte qu'Alexandre, roi très puissant et maître du monde, ne put jamais dissimuler les défauts dans son caractère et son attitude qui adhèrent à lui dans son enfance par la faute de son maître et pédagogue Léonidas	Esto mesmo dice San Jerónimo... así como fizo Felipo a su fijo, el cual nunca fuera tan bueno si no por la doctrina de su maestro, e si alguna maldad ovo en él, óvola él de su ayo Leonildo, de quien tomó algunas costumbres quando era mozo e después no las pudo perder.	On utilise ici généralement l'exemple d'Alexandre, certainement difficile à imiter, qui ne put se défaire des mœurs et des façons d'agir de Léonidas, son pédagogue, et des vices auxquels il s'était accoutumé depuis tout petit, quand bien même il fut devenu le maître du monde

Le rapport d'Arévalo aux auteurs antiques est, d'autre part, assez ambivalent. Il disposait lui-même d'une grande bibliothèque, admirée par Alonso González de la Hoz, le destinataire de sa lettre sur l'éducation, qui eut le privilège de la visiter comme le rappelle lui-même Arévalo dans le prologue du *Brevis Tractatus* : « Tu y as découvert quelques petites œuvres qui te parurent brillantes et extraordinairement agréables, d'études humanistiques, de philosophie morale et de l'art louable de l'éloquence, parmi lesquelles se trouvaient des œuvres d'auteurs rares, notables, même s'ils n'étaient pas tous sages »³⁶. Ces « auteurs rares » peuvent être aussi bien des Antiques que des humanistes contemporains. Dans la *Suma de la política* (fin 1454), il recommande aux gouvernants de fournir des poètes à leurs concitoyens, pour leur plaisir. Lui-même les lit et les cite : a priori, Arévalo ne serait donc pas hostile au recours aux auteurs antiques – y compris païens – dans un but pédagogique. Cependant, le *Brevis tractatus* ne fait pas la moindre allusion à l'étude d'œuvres littéraires classiques dans la formation de l'enfant, comme s'il doutait fort de la valeur pédagogique de la littérature, ce qui est loin des postures humanistes. Pire encore, à la fin de sa vie, à l'époque de Paul II, dans les œuvres écrites à Rome entre 1467 et 1469, cet auteur apprécié des humanistes se laisse aller à la critique de ces derniers, position officielle de la Curie de ce temps³⁷. Parmi ce qu'il appelle les maux de l'époque, il signale la lecture de livres poétiques ou païens : reniant ses posi-

36 « ... ac cum bibliotecam conspexisses meam, ut plane uidi, interno quodam gaudio affectus es, eo maxime quia in eis ipsis humanitatis ac morum studiis laudatisque eloquentiae artibus, in quibus perrari nedum excellentes, sed nec satis docti reperiuntur, nonnulla opuscula reperisti, quae tibi praeclara atque admodum grata uidebantur. », *Brevis tractatus*, éd. citée de J. M. Vila et V. Calvo Fernández, p. 50.

37 Notamment dans le *De remediis afflictiae ecclesiae* (1469).

tions antérieures, il critique les *libros humanitatis* qu'il faudrait mieux appeler *libros crudelitatis*, dit-il. Il enrage de voir enfants et jeunes gens lire des histoires fictives et des poètes païens au lieu de s'imprégner des Écritures saintes et des livres canoniques. Il affirme désormais que la littérature classique n'a à ses yeux aucune valeur pédagogique, les enfants n'y apprenant que des choses malhonnêtes, il propose donc au pape de prohiber leur lecture aux jeunes gens au profit de la seule Écriture Sainte, afin de leur permettre d'être capables de lire, plus tard, des auteurs païens, mais sans risque, en sachant les interpréter à la lumière des vérités de la foi. Le vernis humaniste disparaît alors chez lui, au profit du Chrétien enraciné dans les certitudes médiévales. Il en va de même pour la question de la discipline et du châtement dans le *Brevis tractatus*.

Du bon usage de la férule : une vision médiévale contraire à l'humanisme ?

Le chapitre VII est destiné à justifier l'emploi de la sévérité comme méthode pédagogique. Ce chapitre n'est absolument pas emprunté à Plutarque et s'inscrit en faux par rapport aux méthodes disciplinaires humanistes, que ce soit celles esquissées par Giovanni Conversini ou par Maffeo Vegio³⁸.

L'usage nécessaire du châtement s'inscrit dans une perspective médiévale

À défaut de pouvoir reprendre à Plutarque la structure de ce chapitre, Arévalo construit un texte très différent formellement de ce qui précède et multiplie de façon presque étouffante les références aux autorités bibliques, *Proverbes*, *Ecclésiastique*, renforcées par un arsenal d'*exempla* tous empruntés à Valère Maxime, l'auteur romain sans doute le plus pillé au Moyen Âge. S'y ajoute une référence à Cicéron et quelques exemples naturalistes empruntés à saint Jérôme et saint Jean Chrysostome. Pour finir, il insère en guise de climax l'exemple du « nez tranché » qui fait partie de l'arsenal de tout prédicateur³⁹. L'éducation dominicaine – et la pratique de l'*exemplum* pastoral – semblent encore très présentes chez l'auteur. L'usage effréné des *exempla* n'est pas ici très judicieux, d'abord parce les cas tirés de l'histoire romaine ne concernent pas des enfants mais des fils/adultes et surtout sont totalement contre-exemplaires puisque, pour Valère Maxime, ce sont des exemples positifs alors qu'ici Arévalo semble vouloir les utiliser pour démontrer que l'usage de la force doit être adapté à chaque âge.

38 La traduction (personnelle) du chapitre VII est donnée en annexe de l'article.

39 Sophie Coussemacker, « Le "nez tranché", itinéraire d'un motif exemplaire d'Ésope au Zifar », *Au Miroir des Anciens*, Journée d'étude Ameriber Bordeaux 3, Pessac, décembre 2010, <http://e-spania.revues.org/22434>, mis en ligne le 15 juin 2013.

Certains sont de véritables *topoi*, notamment celui du père qui tend un glaive à son fils (Valère Maxime, chap. V) qui figure aussi, entre autres, dans la *Glosa castellana*⁴⁰. D'ailleurs une grande partie de ce chapitre du *Brevis tractatus* semble empruntée à cette dernière, on y retrouve l'exemple du fils de Lucrèce ou des aigles avec leurs pierres contre le venin des couleuvres tiré de saint Jérôme sur Isaïe. Plus loin, Castrojeriz mentionne lui aussi la lettre de saint Jérôme assurant que les péchés des enfants sont imputables à leurs parents, mais cette fois cette citation d'autorité fait suite à un résumé du passage des *Confessions* de saint Augustin sur le récit de ses bêtises d'enfant (le fameux vol des poires)⁴¹. Tout cet arsenal d'*auctoritates* est déployé au service de la même idée chez Castrojeriz et chez Arévalo : les pères ne doivent pas être négligents dans les châtements imposés à leurs enfants même si le pardon est nécessaire. Cette idée est assez largement partagée au Moyen Âge : le principal défaut imputable aux parents, dans l'éducation de leurs enfants, est l'indulgence excessive⁴², « la négligence à corriger bien plus que la sévérité dans le châtement », comme le dit Arévalo. Trop de parents se montrent faibles à l'égard de leurs enfants, disent nombre de pédagogues bien avant lui, notamment hors d'Espagne. Philippe de Novare (v. 1260) l'assure, « on ne doit pas montrer à son enfant une trop grande apparence d'amour car il s'enorgueillit »⁴³.

Dès le plus jeune âge, l'enfant – loin d'être une âme innocente – est attiré par le vice, qu'il s'agisse des « plaisirs libidineux et [de] la concupiscence » ou du vol comme dans l'*exemplum* du pseudo-Boèce. Et chacun de ses péchés est imputable à ses parents ; le père notamment doit en rendre compte *in fine* auprès du Créateur. Face à un enfant récalcitrant, le père jouit donc d'un droit de correction assez large. Le droit médiéval octroie en effet au chef de famille une autorité juridique sur les enfants et le reste de la famille ; cette forte *patria potestas* prend surtout la forme d'un droit de correction des enfants⁴⁴. Mais elle n'a plus le caractère absolu que les juristes romains lui conféraient, elle est désormais tempérée par la *pietas* chrétienne : l'autorité du père médiéval est moins forte que celle du *paterfamilias* latin. Un enfant peut même porter plainte en justice contre les violences d'un père trop brutal dans le *Livre de Justice et de Plet* de Pierre de Fontaine (XIII^e siècle) tout comme l'épouse contre son mari dans le même cas (selon les *Coutumes de Beauvaisis*)⁴⁵.

40 *Glosa castellana*, II, II, chap. II, éd. Beneyto Pérez, p. 448-449.

41 *Glosa castellana*, II, II, XV : « E por ende deven los mozos ser castigados de tales pecados, car según dice san Jerónimo en la Epístola 89 (sic) que todos los pecados que facen los mozos fasta los siete annos son apuestos a lors padres e a las madres ». Éd. Beneyto Pérez, p. 511-512.

42 Jussi Hanska et Jean-Pierre Dépece, « La responsabilité du père dans les sermons du XIII^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 4, 1997, p. 81-95 (éd. en ligne : file:///E:/index968.html)

43 Philippe de Novare [Navarre (sic)], *Les IIII temps de l'âge d'homme*, éd. M. de Fréville, Paris, 1888, p. 117 sq.

44 Droit qui réapparaît dans la littérature à travers des figures masculines terrifiantes, ogres et pères fouettards.

45 Danièle Alexandre-Bidon et Pierre Riché, *L'enfance au Moyen Âge*, Paris, 1994 ; Jean Delumeau

L'enfant doit cependant être corrigé, le cas échéant. La sévérité et même les coups sont indispensables pour dresser le plus tôt possible les récalcitrants ; les pédagogues médiévaux répètent à l'envie que les parents doivent *chastier* leurs enfants. *Chastier* (*castigar* en castillan, *chastoiement* en français) signifie à la fois réprimander et instruire. Cela n'implique pas toujours un châtiment corporel, mais bien souvent. Juan García de Castrojeriz assurait déjà dans la *Glose castillane* que « les enfants doivent être châtiés et fouettés de manière convenable », étayant cette affirmation par la citation des soi-disant « proverbes de Salomon »⁴⁶. Arévalo prône « la correction idoine et fréquente », il s'agit avant tout de l'usage de la verge : ce thème est un topos. Celle-ci n'est d'ailleurs pas réservée aux parents ; ce passage concerne aussi les précepteurs et, de façon plus générale, les maîtres et éducateurs. La Grammaire, la première des sciences, est représentée, traditionnellement, des verges à la main. Les maîtres utilisent soit un fagot de branchages, du saule souvent, soit une large cuillère en bois⁴⁷.

Les exemples et les témoignages – bien entendu, *a posteriori* – abondent sur les maîtres violents, qu'il s'agisse de maîtres de jeunes oblates et de novices (les moines ont des traditions d'une grande sévérité), de précepteurs privés ou de maîtres d'écoles. Ainsi, Guibert de Nogent (1053-1126 env.) raconte dans un passage célèbre du *De vita sua*⁴⁸ que son précepteur était très brutal et lui enseignait la grammaire latine avec la plus grande violence (« il m'accablait presque tous les jours d'une grêle de soufflets et de coups ») et que sa mère vit un jour, avec horreur, « mes petits bras marqués de bleus, et la peau de mon pauvre dos enflée un peu partout à la suite des coups de verges ». Elle veut d'ailleurs interrompre les études de l'enfant et c'est lui, dit-il, qui veut les poursuivre puisqu'il est destiné au clergé depuis sa naissance « même s'il devait m'arriver d'en mourir ». Âgé d'une soixante d'années lorsqu'il rédige son autobiographie (vers 1114), il trouve cette brutalité normale. Le maître de Giovanni Conversini de Ravenne semble avoir été lui aussi un adepte de la méthode la plus brutale et l'auteur s'attarde longuement sur les pratiques les plus sadiques de son maître.

et Daniel Roche (éd.), *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, 1990 ; Didier Lett, « "Tendres souverains". Historiographie et histoire des pères au Moyen Âge », p. 17-40 ; *Être père à la fin du Moyen Âge*, *Cahiers de Recherches médiévales d'Orléans*, Didier Lett (éd.), n° 4, 1997.

46 « E por ende son de castigar e de azotar en manera convenible, según la regla de Salomón, que pone en los Proverbios, XXIVº capítulo, do dice: "No quieras tirar la disciplina del mozo ni la pértiga de su espinazo; encórval la cerviz mientras es mozo, porque cuando fuere mayor no sea cervigudo ni sobervio" ». *Glosa castellana*, II, II, chap. XV, éd. citée, p. 512.

47 Voir la fresque de Benozzo Gozzoli sur Saint Augustin à l'école de Tagaste (San Gimignano, église Sant'Agostino) montrant un tout petit enfant, le postérieur dénudé, sur les épaules d'un plus grand, que le maître barbu s'appête à fesser avec ce petit fagot. Sur la violence de certains maîtres médiévaux et sur la pédagogie médiévale par la violence, mise au point synthétique in Danièle Alexandre-Bidon et Didier Lett, *Les enfants au Moyen Âge, VI-XV siècles*, Hachette, Paris, 1997, p. 238-239. Autres exemples iconographiques dans Egle Becchi, « Humanisme et Renaissance » in *Histoire de l'enfance en Occident*, op. cit., t. 1, p. 160-199, voir p. 178.

48 Guibert de Nogent, *De vita sua*, I, 5, éd. G. Bourgin et éd. et trad. de Edmond-René Labande, *Autobiographie*, Belles Lettres Paris, 1898, p. 31 et p. 39-40.

Et là (ce fut un présage pour toute ma vie) je fus soumis à l'enseignement de Filippino da Lugo – une école cruelle et pourrais-je dire, de fer – à qui avait été confiée une classe sous la direction d'Alessandro del Casentino, excellent professeur de grammaire [...]. Donc, en supportant la folie cruelle de Filippino sans plier, je me mis à haïr les lettres et tous les maîtres. Horace rappelle le « Brutal Orbilius »⁴⁹ mais celui-ci n'était pas seulement brutal, c'était le bourreau de ses élèves [...]. Il suffira au lecteur que je lui rappelle un seul acte, comme marque indélébile de férocité. Un de mes paysans⁵⁰ avait envoyé à Filippino afin qu'il étudie avec lui un jeune garçon de huit ans, transplanté de la campagne aux livres par je ne sais quel mauvais sort. Je ne dirai pas les coups de pieds et les coups dont il abreuvait le malheureux. Une fois, parce qu'il n'avait pas pu lui répéter un vers du Psautier, il le fouetta jusqu'au sang et tandis que le petit braillait tant et plus, le maître le suspendit, attaché par les pieds, nu (en réalité pour la plus petite erreur, il nous battait nus afin d'être exposés aux coups de toutes parts) au dessus du niveau d'eau d'un puits qui était – et je crois qu'il y est encore – dans l'école de Porta Nuova, à gauche après être entré dans la cou. Bien que nous fussions à l'époque de la saint Martin [11 nov.] il insista pour le laisser là jusqu'à la fin du déjeuner [...]. Imagine, ô lecteur, les peines qu'il infligeait aux plus grands, lui qui traitait ainsi un enfant. [...] Mais ce geôlier nous affligeait en nous faisant supporter les masses de choses à apprendre et, d'autre part, il nous faisait perdre l'esprit par la terreur de sa propre présence⁵¹.

Il est évidemment difficile de saisir la part d'exagération, liée à l'éloignement de ces souvenirs dans le temps (Giovanni Conversini est un vieil homme quand il écrit ce récit de vie) mais aussi à une déformation volontaire destinée à produire un effet de contraste entre la vieille méthode pédagogique repoussée par les humanistes et la méthode nouvelle qu'il prône, avec d'autres, faite de douceur et d'écoute. Jean Froissart, dans l'*Espinette amoureuse*, témoigne là encore de méthodes violentes, tant de la part du maître de grammaire latine que des parents (ou tuteurs) de l'enfant :

Quand je fus un peu assagi / il me convint d'être plus sage / car on me fit apprendre le latin / et si j'hésitais en récitant / mes leçons, j'étais battu. / Ainsi, quand je fus gavé / de connaissances et de crainte / mon comportement changea beaucoup. / Et cependant, loin de mon maître / je ne pouvais pas me tenir tranquille. / Je me battais avec les autres enfants ; / j'étais battu et je les battais. / J'étais alors si enragé / que c'est avec mes vêtements déchirés / qu'à la maison souvent je rentrais. / Alors on me grondait / Et souvent on me battait, mais sans doute / cela ne servait à rien / car je ne me modérais pas pour autant⁵².

49 Horace, *Lettres*, 2, 1, 71.

50 *Una ruricola meus* : le père de Giovanni avait des propriétés dans la région de Ravenne.

51 Le jeune Giovanni a six ans lorsqu'il est envoyé par son père, médecin du roi de Hongrie, auprès d'une veuve de Bologne qui l'inscrit dans une école avec ses propres enfants. Le Graziano cité dans ce passage est un frère franciscain, frère de la veuve Giacomina di Tavernola. L'épisode se situe vers 1349. Giovanni Conversini da Ravenna, *Rationarium vitae*, éd. V. Nason, Florence, Olschki, 1986 p. 65 sq. Cité dans Patrick Gilli, *Former, enseigner...*, op. cit., t. II, p. 28.

52 Ed. A. Fournier, Paris, 1969, p. 49-59, trad. Nathalie Gorochoff in Patrick Gilli, *Former, enseigner...*, op. cit., t. II, p. 14-17.

Une modération proportionnée du châtiment, déjà, chez les auteurs médiévaux

Arévalo n'est cependant pas partisan d'une violence aussi extrême et dans la seconde partie du chapitre, il modère son propos sur l'usage de la force, selon l'âge de l'enfant et ses forces physiques : « Pour autant, la sévérité vis-à-vis des enfants doit être appliquée en proportion de l'âge et à la mesure opportune ». Ce chapitre précise d'ailleurs dès le début : « Durant le second âge, que l'on appelle puéril, les enfants doivent être éduqués et instruits dans la discipline et avec la sévérité requises, afin que lorsqu'ils seront adultes, ils soient capables d'éviter les vices ». Pour les humanistes, le châtiment physique doit être réservé – s'il est vraiment indispensable – aux seuls *pueri*, enfants entre 7 et 14 ans ; avant sept ans, l'enfant n'a pas alors pleine conscience de ses actes (c'est l'*infans* déraisonnable) et il ne saurait comprendre la portée du châtiment ; après quatorze ans, il est peu recommandable de châtier des adolescents avec des méthodes infantiles alors qu'il s'agit d'en faire des hommes⁵³.

D'autre part, dans le chapitre cinq, Arévalo avait déjà indiqué que le précepteur devait tenir compte de la constitution physique mais aussi des dispositions intellectuelles naturelles de chaque enfant pour moduler l'apprentissage et la sévérité applicable à chacun :

*Avec le plus grand soin, les précepteurs doivent prêter attention en premier lieu à la constitution physique des enfants, parce que c'est de leur caractère et de nombre d'autres choses qu'ils déduiront s'ils sont obtus ou d'esprit lent, ou bien ils connaîtront facilement si leur sagacité et leur intelligence sont aiguisés. Une fois ceci connu avec évidence, il deviendra manifeste avec **quelle sévérité ou quelle modération ou indulgence** il leur faudra agir concernant les enfants. Car les lourdauds doivent être éduqués d'une certaine façon, et les subtils d'une toute autre manière⁵⁴.*

Autre facteur de modulation, la gravité de la faute commise. Arévalo souligne que « cette sévérité doit être modérée dans la mesure qu'exige la nature des faits, car bien souvent, si on l'exerce de façon indiscriminée, elle peut produire un grand préjudice. Par conséquent, il faut être modéré dans la sévérité contre les enfants, y compris lorsque, apparemment, ils sont suspects », et enfin « ainsi, même si la sévérité paternelle – sans excès – est recommandable pour les enfants, cependant il faut approuver l'indulgence, à condition que l'ordre nécessaire soit maintenu »⁵⁵.

Un siècle plus tôt, Juan Manuel élaborait déjà un plaidoyer en défaveur du châtiment corporel dans l'exemple XXI du *Conde Lucanor* : en effet, tout en reconnaissant qu'en théorie, « l'enfant n'a pas de meilleur ami au monde

53 J. Villa Prieto, « La educación de los niños pequeños... », *op. cit.*, p. 106.

54 *Brevis tractatus... Sur quels principes se fonde le devoir des précepteurs. Chapitre cinquième.* Ce chapitre n'est pas directement inspiré de Plutarque.

55 *Brevis tractatus...*, chap. 7 (voir annexe).

que celui qui le châtie pour son bien », il risque de prendre celui qui tente de le corriger en grippe et de ne plus jamais accepter la moindre réprimande ou le moindre conseil de sa part. L'éducateur doit donc trouver des « exemples ou des paroles avisées, voire louangeuses » pour faire passer son propos éducatif, mais en aucun cas il ne doit se risquer à battre l'enfant surtout, précise-t-il, si ce dernier « est de haute naissance »⁵⁶. La réprimande ne doit donc pas être seulement adaptée à l'âge de l'enfant mais aussi à son statut social, idée présente chez les anciens, et les humanistes.

Même parmi les plus sévères pédagogues médiévaux, l'usage de la fêrule est quand même « réglementé » ou du moins tempéré par certaines normes sociales ; ils recommandent de tenir compte de l'âge de l'enfant⁵⁷ et de ne pas martyriser les enfants, mais surtout d'utiliser la peur de la baguette. Les parents ou les maîtres doivent aussi apprendre à se retenir et ne pas frapper à tort ou à raison. C'est surtout chez un proto-humaniste comme Jean Gerson (1363-1429) que l'on trouve la réprobation des coups⁵⁸ ; il compare l'enfant à une plante fragile qui a besoin de soins et de liberté pour grandir, vieille image qui remonte en fait à saint Anselme, au XI^e siècle ; Gerson estime qu'il ne faut pas les corriger avec trop de rigueur et surtout sans se livrer à « l'amertume et à l'injure dans la réprimande » :

Comment pouvez-vous espérer être l'ami des enfants, le confident de leurs petites peines, de leurs chagrins et de leurs secrets ? Vous pourrez les consoler et leur donner de sages et salutaires conseils si vous souriez à leurs joies, à leurs jeux et si vous louez leur zèle et leurs efforts. Mais surtout, évitez l'amertume et l'injure dans la réprimande : car il vous faudra bien faire sentir que vos reproches ne sont pas inspirés par la haine mais bien par une amitié profonde et fraternelle⁵⁹.

Or, Gerson écrit à l'extrême fin du XIV^e siècle, avant la floraison des traités humanistes sur le thème. A-t-il déjà pu lire les auteurs antiques ou s'agit-il simplement de bon sens humain ?

56 Don Juan Manuel, *Conde Lucanor*, éd. José Manuel Blecua, Clásicos Castalia, Madrid, 1969, ex. XXI, p. 131-135.

57 Une miniature du *Livre de Propriétés des choses* de Barthélemy l'Anglais montre que l'on peut utiliser les verges, mais seulement à partir d'un certain âge, selon la légende qui l'accompagne : « Quand l'enfant est hors du lait et qu'il commence à entendre malice et être en peur dessous la verge ».

58 Voir Françoise Bonney, *Jean Gerson et l'enfance*, thèse de 3^e cycle dactylographiée, Université Bordeaux 3, 1972.

59 Jean Gerson, *Devoir de conduire les enfants à Jésus Christ*, cité in Paul Vasseur, *Protection de l'enfance et cohésion sociale du IV^e au XX^e siècle*, L'Harmattan, 1999, p. 95-96.

La question de la sévérité et des coups chez Plutarque, Quintilien et les humanistes italiens du XV^e siècle

À la différence du *Brevis tractatus*, qui justifie les coups tout en en modérant l'usage selon les circonstances, les humanistes italiens les réprouvent unanimement. Ainsi Giovanni Conversini préconise une méthode faite de douceur et de mansuétude :

*Ceux qui croient que pour éduquer les enfants dans les lettres, il faut recourir à des punitions cruelles, se trompent. Avec la modération et la douceur, les maîtres obtiennent plus, car si l'on use de la douceur et de quelque compliment, l'âme des nobles sentiments s'allume et suit volontiers la route où la conduit la main de l'éducateur. En fait, tout comme l'affection du malade pour son médecin contribue à sa guérison, un maître aimé est écouté avec plus de plaisir, est cru avec plus de confiance et ce qu'il dit est imprimé plus profondément [...]. Qui enseigne devrait être doux et tranquille, devrait amener les enfants à venir en classe au lieu de les y contraindre et, de la même façon qu'il convient que les seigneurs des cités cherchent à se faire aimer plutôt que craindre, le maître, dans sa communauté scolaire, devrait se soucier d'être l'objet d'amour plus que terreur [...]*⁶⁰.

Ces idées, qui ne sont pas totalement nouvelles, se fondent chez les humanistes sur la lecture des deux grandes *auctoritates* redécouvertes au début du XV^e siècle. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les passages que Plutarque et Quintilien avaient consacrés à la question, et qui sont reprises, par exemple, par Maffeo Vegio⁶¹.

60 Cité dans Patrick Gilli, *Former, enseigner...*, *op. cit.*, t. II, p. 28.

61 La même comparaison aurait pu être menée avec d'autres auteurs humanistes, tant ces idées sont alors « dans l'air du temps » (E. Garin) ; p. ex. Matteo Palmieri et sa *Vita civile* (entre 1431-1438) citée dans E. Garin, « L'image de l'enfant... », *op. cit.*, p. 244 : là encore, l'auteur plaide pour une gradation progressive de la réprimande à la punition. Léon Battista Alberti écrit la même chose dans *I libri della famiglia* : « Il faut que les enfants aient à redouter le maître, mais pas d'être battus ; et le précepteur doit veiller à ne pas laisser ses élèves errer, au lieu de les battre ». Cité par E. Becchi, « Humanisme et renaissance », *op. cit.*, p. 197, n.134.

Plutarque	Quintilien	Maffeo Vegio I, 16
<p>C'est ainsi que j'ai une autre recommandation à faire. Il faut amener les enfants à la pratique du bien par des exhortations, des paroles, et non pas, grands dieux, par des coups et des mauvais traitements (je passe sous silence l'indignité d'un pareil système, applicable plutôt à des esclaves qu'à des jeunes gens de condition libre). A ce régime l'enfant devient comme hébété, et il prend le travail en horreur, tant à cause de la souffrance des coups qu'à la suite des humiliations.</p> <p>La louange et le blâme sont plus efficaces que tous sévices sur des enfants de condition libre. La louange les encourage au bien, le blâme les détourne de ce qui est honteux. Il faut, par l'emploi successif et varié des réprimandes et des éloges, tantôt leur faire honte en les reprenant s'ils se laissent aller à la présomption, tantôt les relever par des encouragements. Ainsi le pratiquent les nourrices, qui, après avoir fait pleurer les petits enfants, leur présentent ensuite le sein pour les consoler.</p>	<p>Il y a une chose que je condamne absolument, quoique l'usage l'autorise et que Chrysippe ne la désapprouve pas : c'est de fouetter les enfants. D'abord c'est un châtement bas et servile ; et l'on ne saurait, au moins, disconvenir qu'à tout autre âge ce serait un affront cruel. Ensuite, l'enfant assez malheureusement né pour que les réprimandes ne le corrigent pas, s'endurcira bientôt aux coups comme les plus vils esclaves. Enfin on n'aura pas besoin de recourir à ce châtement en plaçant près de l'enfant un surveillant assidu, chargé de lui faire rendre compte de ses études ; car on peut dire qu'aujourd'hui c'est plutôt la négligence des pédagogues qu'on punit dans les enfants, puisqu'on les châtie, non pour les forcer à bien faire, mais pour n'avoir pas fait. Au surplus, si vous traitez ainsi l'enfant, que ferez-vous au jeune homme, que vous ne pourrez plus menacer de ce châtement, et à qui vous aurez à enseigner des choses plus importantes ?</p> <p>Ajoutez à cela que la douleur ou la crainte leur fait faire des choses, qu'on ne saurait honnêtement rapporter, et qui ne tardent pas à les couvrir de honte. Oppressée par d'ignominieux souvenirs, l'âme s'attriste jusqu'à fuir et détester la lumière.</p> <p>Que sera-ce, si l'on a négligé de s'assurer des mœurs des surveillants et des précepteurs ? Je n'ose dire à quelles infamies se portent des hommes abominables par suite du droit de châtier ainsi les enfants, ni les attentats dont la crainte de ces malheureux enfants est quelquefois une occasion pour d'autres. Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur ce point ; on ne m'a que trop compris : qu'il me suffise d'avoir protesté qu'il n'est permis à personne de trop entreprendre sur un âge faible, et naturellement exposé aux outrages.</p>	<p>Ne pas apeurer les enfants avec des menaces et des coups. Il ne faudra faire qu'un usage très limité des menaces, des insultes et des coups. C'est une erreur très fréquente chez les parents que de croire que menaces et coups apportent une grande contribution à l'éducation des enfants, alors que la peur qu'ils engendrent est telle qu'elle n'est pas toujours dépassée à l'âge adulte. Souvent d'ailleurs, il en résulte une déperdition d'énergie. Ceci arrive chez des femmes très stupides qui, sous le coup de la colère, frappent méchamment leurs enfants, croyant ainsi leur enseigner cette éducation dont elles-mêmes sont dépourvues.</p> <p>(...) Que les parents prennent garde à ne corriger leurs enfants qu'avec les plus grandes précautions. Les réprimandes trop violentes et les coups rendent l'esprit servile. [Les enfants] se sentent humiliés, ils sont abattus, désespérés, ils souffrent, et leur caractère s'en affaiblit, qui se serait peut-être révélé courageux.</p> <p>Il faut louer de temps en temps l'enfant de ses mérites, ignorer le plus souvent ses erreurs, et ne les corriger qu'avec douceur, en mêlant les louanges aux reproches.</p>

Si Maffeo Vegio n'est pas le décalque littéral de ses sources antiques, les textes convergent dans leur leçon. Pour les humanistes – s'appuyant sur l'autorité des anciens – la violence est l'arme des faibles qui ne disposent pas du raisonnement ; les coups et, au-delà, tout l'arsenal éducatif fait de peur et de pressions psychologiques, sont contre-productifs et traumatisent l'enfant jusqu'à l'âge adulte. Une grande attention est toujours portée aux conséquences psychiques et comportementales des coups sur l'enfant. Les auteurs antiques vont cependant bien plus loin que Maffeo Vegio dans l'analyse des causes de la violence commise sur un enfant : la violence d'un mauvais maître est, par exemple pour Quintilien, surtout le résultat de sa mauvaise nature, de son « sadisme » pourrait-on dire.

Dans le texte cité ci-dessus, Plutarque prend aussi en considération le statut social de l'enfant : « Je passe sous silence l'indignité d'un pareil système, applicable plutôt à des esclaves qu'à des jeunes gens de condition libre (...) La louange et le blâme sont plus efficaces que tous sévices sur des enfants de condition libre ». Quintilien écrit pour sa part : « Il y a une chose que je condamne absolument (...) c'est de fouetter les enfants. D'abord c'est un châtiment bas et servile ». On l'a vu, don Juan Manuel tient un discours voisin : les coups ne sauraient être supportés par un jeune garçon de haute extraction, sous-entendant qu'ils sont en revanche applicables à des enfants de naissance plus vile, ce qui ne veut pas dire qu'il ait lu Plutarque ou Quintilien, mais partage les mêmes préjugés de caste.

Les humanistes n'interdisent cependant pas totalement tout type de châtiment, car les parents ou le maître doivent pouvoir disposer de moyens de pression sur l'enfant dans le processus éducatif : une sanction mesurée permet à l'enfant de prendre conscience de son erreur, et lui évite de la reproduire à l'avenir. Ainsi dans le texte déjà cité, Giovanni Conversini n'abandonne pas les réprimandes, il recommande seulement de les modérer et de les appliquer au cas par cas avec les plus récalcitrants, toujours dans un rapport paternaliste, affectueux. Néanmoins les humanistes préconisent plutôt des réprimandes symboliques, comme la privation de menus plaisirs (douceurs alimentaires, loisirs, sorties) ; les châtiments de nature corporelle sont peu efficaces, de l'avis général, pour les raisons déjà exposées⁶².

Le plus étonnant de la part d'un clerc comme Arévalo est que, si des qualités morales, reflet des vertus des parents, sont attendues de l'enfant, il n'y a pas un mot... sur sa foi ! On y évoque la soumission, l'obéissance, la discrétion, la continence, la pudeur, etc., vertus morales chrétiennes par excellence, mais ce texte est curieusement totalement déchristianisé ; il en va de même pour le choix du précepteur, instruit, expérimenté, sage, sérieux, voire grave, réputé,

62 J. Villa Prieto, « La educación de los niños pequeños... », *op. cit.*, p. 106.

moral, vertueux, habile à reconnaître les qualités physiques et intellectuelles intrinsèques des enfants, etc., sans jamais que le terme de chrétien n'apparaisse.

De même, l'enseignement de la foi est absent des recommandations d'Arévalo, soit que l'on considère qu'elle relève du domaine familial et maternel, soit que ce clerc de Curie ait bien d'autres préoccupations en tête. Finalement, la seule mention d'une église, en utilisant le terme de « temple », concerne l'éducation des filles⁶³. En comparant ce texte avec le *Jardín de nobles doncellas* de fr. Martín de Cordoba (1468) écrit pour la reine Isabelle⁶⁴, il est clair que le modèle de conduite et d'éducation offert à la reine et à ses filles reste éthique et religieux avant tout : il s'agit pour elle(s) de cultiver la chasteté, de modérer le luxe des vêtements, d'éviter l'usage des cosmétiques et de toujours maintenir une posture honnête et humble, en fuyant des vices si féminins comme le bavardage, sans oublier d'être un modèle religieux, un exemple de piété et de dévotion pour ses sujets, protégeant l'Église avant toute autre tâche. Aux filles l'assistance à la messe sous surveillance, aux garçons l'exercice des vertus intellectuelles !

Sur la question de la violence comme pratique éducative – qu'elle émane des parents ou du maître – Rodrigo Sánchez de Arévalo se situe dans un entre-deux, entre pédagogues médiévaux et proto-pédagogues humanistes italiens. Il se montre finalement « moins humaniste », dans sa position vis-à-vis des châtiments corporels, que certains auteurs du XIV^e siècle, qu'il s'agisse de don Juan Manuel ou Jean Gerson, même si l'un et l'autre ne les désapprouvent pas pour les mêmes raisons : sociologiques et logiques pour le premier, de l'ordre de l'intime pour le second.

Sophie Coussemacker

EA 3656 AMERIBER - EREMM

Université Bordeaux Montaigne

Sophie.Coussemacker@u-bordeaux-montaigne.fr

Résumé

L'article examine le *Brevis tractatus* de Rodrigo Sánchez de Arévalo (v. 1453), son insertion dans la production humaniste italienne contemporaine, sa structure et les relations intertextuelles qu'il entretient avec le *De liberis educandis* attribué à Plutarque, et plus particulièrement le traitement de la question de la discipline et de la violence comme méthodes pédagogiques, thème dans lequel l'auteur castillan ne semble pas reprendre les théories humanistes contemporaines.

Mots-clés

Brevis tractatus, Rodrigo Sánchez de Arévalo, pédagogie, violence, humanisme.

63 *Brevis tractatus*, chapitre VII, dernier paragraphe. Voir Annexe.

64 Parmi les trois éditions de référence de ce traité, nous avons utilisée P. Fernando Rubio (OSA), « *Jardín de nobles doncellas* de fray Martín de Cordoba » in *Prosistas castellanos del siglo XV*, 2 vol., Biblioteca de Autores Españoles, vol. 171, Madrid, Atlas, 1959-1964, vol. II, p. 67-117.

Abstract

The article considers the Brevis tractatus of Rodrigo Sánchez de Arévalo (ca. 1453), its integration into the contemporary humanistic production, its structure, and the intertextual relations between the text and the De liberis educandis allocated to Plutarch; and more particularly, the treatment of the questions of discipline and violence as pedagogical methods, theme in which the Castellan author does not seem to resume contemporary humanistic theories.

Keywords

Brevis tractatus, Rodrigo Sánchez de Arévalo, pedagogy, violence, humanism.

Annexe

Sur la discipline et la sévérité nécessaires avec les enfants qui sont parvenus au second âge, l'enfance. Chapitre septième.

Durant le second âge, que l'on appelle puéril, les enfants doivent être éduqués et instruits dans la discipline et avec la sévérité requises, afin que lorsqu'ils seront adultes, ils soient capables d'éviter les vices ; parce que, comme le dit le même sage : « l'adolescent qui suit son chemin, quand il vieillira, il ne s'en écartera jamais »⁶⁵. C'est à cela que les parents sont invités par la sentence du sage qui dit : « Éduque les enfants dans la discipline. Il ne faut pas avoir trop de complaisance pour eux, afin d'éviter que cette même complaisance se convertisse en haine pour les parents »⁶⁶. Sur ce point il est écrit : « Celui qui n'utilise pas la verge, il hait son enfant ». Et de même « La verge et la correction concèdent la sagesse ». Et encore une autre : « Le folie est enracinée dans le cœur de l'enfant. La verge et le bâton la feront disparaître »⁶⁷. Ainsi, il est nécessaire d'employer la correction idoine et fréquente envers les enfants, parce que, comme l'a dit Cassiodore, « il est presque impossible que devienne vicieux celui qui est en permanence averti par son maître, et aussi que s'entache du vice de l'erreur celui qui reçoit assidûment la propreté de la doctrine »⁶⁸. Sur ce point on peut lire dans l'Ecclésiaste : « Fais que ton enfant incline sa tête dans sa jeunesse, et frappe son corps tant qu'il est enfant, afin qu'il ne s'endurcisse pas et ne se fie plus à toi, causant de la douleur à ton âme »⁶⁹.

Pour autant, la sévérité vis-à-vis des enfants doit être appliquée en proportion de l'âge et à la mesure opportune, comme nous savons que le pratiquèrent les anciens Romains. Ainsi fit Brutus, qui tua ses enfants après les avoir attachés à un pieu et fouettés de verges, en les frappant d'une hache, parce qu'ils souhaitaient que revienne de nouveau à Rome la tyrannie de Tarquin⁷⁰. De même Aulus Flavius, qui châtia de la mort son fils parce qu'il avait été partisan de Catilina. Il déclara qu'il avait engendré un fils non pour Catilina et contre la patrie, mais pour la patrie contre Catilina⁷¹. Mais cette sévérité doit être modérée dans la mesure qu'exige la nature des faits, car bien souvent, si on l'exerce de façon indiscriminée, elle peut produire un grand préjudice. Par conséquent, il faut être modéré dans la sévérité contre les enfants, y compris lorsque, apparemment, ils sont suspects. Valère raconte sur ce sujet qu'un homme, lorsqu'il se rendit compte que son fils ourdissait certaines intrigues contre lui, l'emmena avec lui dans un lieu solitaire et en lui remettant un glaive, il s'offrit à lui afin qu'il le blesse et le tue, affirmant qu'il ne serait pas néces-

65 Proverbes XXII, 6 : « Instruis le jeune homme selon ses dispositions [litt. sur la bouche/l'entrée de sa voie] devenu vieux, il ne s'en détournera pas ». Toutes les citations sont tirées de la Bible de Jérusalem, éd. du Cerf, Paris, 1973 (rééd. 1986).

66 Aucun des deux éditeurs du texte n'a pu repérer l'origine de cette citation biblique.

67 Proverbes XXII, 15 : « La folie est ancrée au cœur du jeune homme, le fouet de l'instruction l'en délivre ».

68 Aucun des deux éditeurs du texte n'a pu repérer l'origine de cette citation de Cassiodore.

69 *Ecclésiastique*, 30, 1-13 sur l'éducation, verset 12 : « Fais-lui courber l'échine pendant sa jeunesse, meurtris-lui les côtes tant qu'il est enfant, de crainte que, révolté, il ne te désobéisse et que tu n'en éprouves de la peine ».

70 Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, 5, 8, 1.

71 *Ibid.* 5, 8, 5. Dans les deux manuscrits M et SV, le texte latin dit « Catherin(a)e » en lieu et place de Catilina, sans doute une erreur de copiste !

saire d'utiliser un venin ou un malfaiteur pour commettre ce parricide. Devant cette attitude, le fils jeta le glaive, embrassa les mains du père et lui fut fidèle par la suite⁷². Ainsi, même si la sévérité paternelle – sans excès – est recommandable pour les enfants, cependant il faut approuver l'indulgence, à condition que l'ordre nécessaire soit maintenu.

Mais comme l'amour naturel est plus enclin à l'indulgence qu'à la sévérité, ce qui est le plus préjudiciable de la part du père c'est la négligence à corriger, bien plus que la sévérité dans le châtement. C'est pourquoi les pères doivent tout faire pour maintenir leurs enfants éloignés des vices et des erreurs. Là-dessus, Jérôme dit que l'amour des aigles pour leurs petits est énorme, vu qu'ils installent leurs nids dans des lieux inaccessibles, de façon à ce que même les serpents ne puissent tuer leurs petits, et on dit qu'entre les poussins on trouve une améthyste qui guérit le poison⁷³. De même, comme le dit Solin, l'ætite est une roche que l'on trouve dans les nids des aigles, avec laquelle ils protègent leurs petits des serpents⁷⁴. C'est avec une encore plus grande énergie que les pères doivent protéger de l'antique serpent et des vices leurs enfants, parvenus à cet âge-là, de façon à ce que les enfants ne s'enracinent pas en eux dans leurs tendres années.

Sur ce point, par conséquent, les parents doivent être d'autant plus prudents qu'il est bien certain, comme le dit Jérôme, que les péchés des enfants, tant qu'ils sont commis dans leurs jeunes années, sont imputables aux parents⁷⁵. Ainsi durant cet âge-là, le père devra faire preuve de la plus grande vigilance, afin de maintenir fermement sous contrôle les enfants dans la chasteté et le travail, puisque précisément c'est un âge enclin aux plaisirs libidineux et à la concupiscence. Ainsi, comme le dit Chrysostome⁷⁶, la jeunesse est comme la terre de labour qui, si on ne la soigne pas, produit nombre d'épines, et il ajoute : « Par conséquent, mettons-y le feu, et brûlons les pernicieuses concupiscences ».

Pour finir, ils doivent être exercés dans le travail. Sur ce point Tullius dit : « C'est principalement cette période de la vie qui doit être protégée des attitudes libidineuses par le moyen du travail et la continence de l'âme et du corps »⁷⁷. Dans un autre lieu il dit aussi : « Les lois de Lycurgue prétendent éduquer les jeunes par le moyen d'exercices qui requièrent un effort : la chasse, les courses, la natation, supporter la faim, la soif, le froid et la chaleur »⁷⁸. Par conséquent ils ne doivent pas être nourris (élevés) dans la lascivité, parce que, en conséquence de cela, ils tombent ensuite dans des maux divers et difficiles à contrôler.

72 *Ibid.*, 5, 9, 4.

73 Saint Jérôme, *Commentaires sur le prophète Isaïe*, XVIII, 66 (Migne, PL, 24.687) « Ceux qui écrivirent sur la nature des animaux disent que tous ont, bien enraciné en eux, leur amour pour leurs petits, mais que les aigles l'ont au plus haut degré parce qu'ils installent leurs nids dans des lieux élevés et inaccessibles afin que les serpents ne tuent pas leurs petits. De même on peut trouver entre les poussins de ces oiseaux une pierre améthyste avec laquelle on peut guérir tous les poisons » (cité d'après les notes d'Antonio García Masegosa).

74 Solin, compilateur de l'*Histoire Naturelle* de Pline, *Col.*, 37, 15.

75 Saint Jérôme, *Epistolae*, 107, 55, 11 (Migne, PL, 22.873).

76 Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur la Lettre aux Hébreux*, X, in Migne, *Patrologie grecque*, 63, 84-85.

77 Cicéron, *Les offices*, I, XXXV, « Principalement il faut les tenir très loin des passions et les exercer dans le travail et la tolérance de l'âme et du corps ».

78 Cicéron, *Tusculanes*, 2, 14.

Ainsi les parents doivent toujours avoir présent à l'esprit ce qui advint au jeune fils de Lucrèce, dont fait mention Boèce, non seulement comme un exemple singulier, mais aussi comme quelque chose d'horrible et presque impossible à entendre : comme il avait été éduqué en marge de toute discipline, en laissant libre cours à tous ses caprices, et qu'il avait consommé tout son patrimoine avec des prostituées et dans d'autres mauvaises activités, et que finalement il en était venu à divers vols et larcins, il advint ce qui devait advenir et il eut le destin auquel ces mauvaises actions conduisent ceux qui les pratiquent : il fut condamné à être pendu. Comme il ne put être racheté par son père à cause de la pauvreté à laquelle il était réduit, au pied du gibet, le fils supplia son père d'une voix implorante et avec des larmes, afin qu'il lui donne un baiser. Mais quand le fils s'approcha, il lui arracha le nez par une morsure sauvage, et en même temps lui dit : « Père impie, reçois de ma part cette impiété, parce que je n'ai pas été châtié par toi »⁷⁹.

À ce que j'ai écrit sur les petits enfants et les enfants, on doit ajouter que les pères doivent faire preuve de vigilance vis-à-vis des filles, parce qu'il est écrit : « Tu as des filles ? Garde leur corps et ne leur montre pas un visage allègre, favorisant leur libertinage »⁸⁰. Sur ce point Jérôme dit, à propos de l'éducation de la fille : « Qu'elles n'apprennent pas à entendre ou à dire autre chose que ce qui relève de la crainte de Dieu. Que la fille n'entende pas de paroles vaines ; qu'elle ignore les cantiques mondains. Qu'elle se tienne éloignée de la lascivité des garçons »⁸¹. Et il continue : « Si tu te préoccupes de ce que ta fille ne sois pas mordue par une vipère, alors pourquoi ne mets-tu pas la même attention à ce qu'elle ne soit pas blessée par la conversation des hommes qui rompt les entrailles de la fille avec plus de vitesse et de malice que le serpent ». Et il continue plus loin : « Quand elle sera plus grande, qu'elle aille au temple accompagnée de ses parents, pour qu'on ne la croise pas au milieu de la multitude »⁸².

79 La référence à Boèce (cf. Migne, PL, 64.1227) renvoie à la *Disciplina scholarium* du pseudo-Boèce et à une trentaine d'occurrences du motif au Moyen Âge, en latin et dans toutes les langues vernaculaires.

80 *Ecclésiastique*, 7, 24 : « As-tu des filles ? Veille sur leur corps, mais montre-leur un visage sévère ». C'est la suite de la citation déjà évoquée (« ... dès l'enfance, fais-leur plier l'échine »).

81 Saint Jérôme, *Epistola* 107, *Ad Laetam de institutione filiae*, 55, 4 (Migne, PL 22.871 sq.).

82 *Ibid.*, 107, 7.